

## Parole de géographe

ÉRIC WADDELL

*« Les études de terroir commencées dans les années soixante se poursuivent encore, autrement. Pour les chercheurs qui les réalisent, c'est une plongée de longue durée (au moins une année, de façon à couvrir le cycle des saisons), dans une autre société, une première confrontation entre les idées et la réalité du "terrain", et très souvent une sorte d'initiation. Nous en sortons tous, changés, troublés, respectueux de ceux que nous avons rencontrés » (mes italiques).*

Joël Bonnemaïson, 1993 : 92.

JOËL ET MOI nous sommes rencontrés pour la première fois à Canberra en juillet 1968. J'étais en pleine rédaction d'une thèse de doctorat sur le système agraire des Enga, peuple des hautes terres de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Je venais de passer quinze mois chez des gens fiers et nobles et combien accueillants, installés sur l'extrême frontière de la civilisation occidentale. Joël arrivait de Paris, en route pour la Mélanésie profonde. Il avait dans ses bagages sa thèse de troisième cycle, sur les « riziculteurs d'altitude », habitants de la haute montagne malgache chez qui il avait vécu une vingtaine de mois en 1965-66. Ainsi, nous avons chacun déjà entrepris, en tant que jeune adulte, une longue étude de « terroir » et ce, d'une manière extrêmement rigoureuse, respectant fidèlement les règles de l'époque et les conseils de nos maîtres à penser. Notre rencontre personnelle était aussi la rencontre entre deux grands chan-

tiers intellectuels en géographie humaine, l'un français et l'autre australien. Pour Gilles Sautter et ses thésards, il s'agissait de réaliser un atlas des terroirs africains, tandis que pour Harold Brookfield et les siens, il était question d'étudier toute une panoplie de systèmes d'agriculture vivrière en Mélanésie à l'aube de transformations majeures.

Nous avons bien fait notre travail... *en rédigeant des thèses dont nous étions totalement absents.* Et, pourtant, nous avons vécu des expériences exceptionnelles, en négociant un passage provisoire d'une civilisation à une autre, de celle qui se mondialisait à une vitesse effarante à celle qui fleurissait encore en marge. Et nous avons eu des maîtres hors pair. Un Sautter qui nous parlerait plus tard de « manières » de voir et d'écrire et qui évoquerait la nécessaire « *connivence* » avec le paysage, « ... pour déboucher ... sur l'espace "totalement

ouvert" de la liberté» (Sautter, 1979). Et un Brookfield qui ne cesse d'affirmer sa foi dans « l'ultime intelligence des gens qui gagnent leur pain quotidien des activités de production » (Waddell, 1997-98).

1968 était une année-charnière à bien des égards. À Canberra, les étudiants-chercheurs lisaient Camus et Marcuse; on s'interrogeait longuement sur la condition humaine, l'avenir du monde, les valeurs et le véritable sens des choses. Pour nous, un peu « isolés » aux antipodes, Joël arrivait en messager, avec des nouvelles fraîches de la France et de cette incroyable « ... insurrection de l'Esprit contre le matérialisme d'une société condamnée à la production des biens et accusée de sacrifier l'être à l'avoir » (Maurice Clavel).

Ce contexte de crise profonde au sein de la civilisation occidentale, allié à un séjour paisible ailleurs de la part de quelques géographes-voyageurs, laissait des traces indélébiles et ouvrait la voie, dans le cas de Joël, à une nouvelle pratique de la discipline, voire un nouveau type d'engagement intellectuel et moral.

Cette première rencontre à peine terminée, Joël a plongé dans « ses » îles pour refaire surface au début des années quatre-vingt. Et moi, je suis rentré au Québec pour élaborer progressivement une géographie culturelle appliquée et engagée : sur l'identité québécoise, sur la présence et le destin des francophones d'Amérique – espace d'appartenance, rapport au territoire, rêves et aspirations, figures emblématiques. Je fouillais la mémoire, partiellement ensevelie, de mes étudiants et j'écrivais essentiellement pour eux. Cette patrie qui vivait en sursis perpétuel était la mienne. Ce que je savais, venait en partie d'elle et je lui en étais profondément redevable.

Joël et moi sommes restés en contact pendant de longues années par le biais d'occasionnels échanges épistolaires, d'envois de publications et de quelques rencontres au gré

des voyages. Je voyais un riche mélange de valeurs et d'idées, d'expérience et de pratique géographiques prendre tranquillement forme à travers ses multiples réflexions. Et c'est sans doute en partie grâce à sa parole (au sens proprement mélanésien du terme) que j'ai pris, à la fin des années quatre-vingt, la décision de me rapprocher de nouveau de l'Océanie et des Océaniens. Parce que j'avais grandi, tant spirituellement et intellectuellement que physiquement ici dans ces mers du Sud. Je me sentais proche des insulaires. C'était un univers où j'étais bien et où j'avais surtout appris, et compris – je dirais plutôt saisi – beaucoup de choses sur ma propre civilisation... L'Océanie était, en somme, un peu chez moi. Joël n'a-t-il pas dit, de son retour à Tsarahonenana en 1993, après une absence de 27 ans, « J'ai l'impression de revenir auprès des miens... » (Bonnemaïson, 1993 : 94). Et pour cette raison précise, ce retour au terrain-premier fut, pour lui et pour ses compagnons, « une balade de gens heureux » (Rakoto Ramiarantsoa, 1993 : 92).

Je me rappelle encore de quelques-unes de nos lettres où l'on discutait des défis que les « petits peuples » devaient relever, face à la modernité et aux partisans internationaux de l'individualisme. De cette recherche de remparts contre le rouleau-compresseur du progrès universel et de l'État niveleur. De la nécessaire dialectique entre tradition et modernité. De l'urgence d'avoir des liens communs. De l'importance du territoire. Et de la prise de conscience que toute volonté de survie culturelle – puisque c'était de cela dont il était surtout question dans nos échanges – devait être fondée sur « une spiritualité ... quelconque » (Bonnemaïson, 1986). Sinon, ce qui est différence fondamentale serait vite réduit au folklore.

Nous nous sommes inévitablement rapprochés, Joël et moi, ces dernières années, pour échanger, pour prendre des initiatives conjointes, pour tisser des liens institutionnels,

pour partager la direction d'étudiants, pour écrire ensemble et pour nous solidariser. C'est pourquoi la nouvelle de son arrachement à ce monde m'a assommé des semaines durant. J'ai essayé de combler un peu le vide terrible en me replongeant dans une vingtaine d'années d'écrits de Joël, tout en me remémorant le contenu des nombreuses conversations que nous avons eues ensemble.

Il y a un texte surtout qui dévoile le grand tournant que Joël a pris dans son parcours intellectuel, où cette nouvelle pratique géographique se révèle pour la première fois. *Voyage autour du territoire*, publié en 1981, vers la fin d'un long séjour au Vanuatu, a été sans doute longuement mûri et ce, loin de l'institution universitaire. Il s'inscrit dans un système de pensée clairement articulé et témoigne de sa grande sensibilité et de ses valeurs profondes. Je l'ai partagé avec tant de générations d'étudiants. Dans ce texte, Joël raconte son itinéraire, itinéraire qui l'a amené à remettre en question idées et méthodes apprises et pratiquées avec tant de soin et de peine en milieu universitaire. Grâce à un goût partagé pour le kava et, au-delà du kava, sa fascination pour des cultures fortes, des cultures de résistance, Joël tisse de profonds liens d'amitié avec des gens de Tanna et, au lieu d'imposer sa vision... et de rester à l'écart, il opte pour le « *départ collectif dans les "nuages"* » (Bonnemaïson, 1981 : 260), il se met à écouter, il se laisse dévoiler un enracinement dans la terre et une vision du monde, et il se fait « *l'artisan d'une œuvre dont, au bout du compte, ils [les gens de Tanna] étaient les maîtres d'œuvre* » (Bonnemaïson, 1981 : 260).

Et le tour est fait. Joël effectue le passage d'une civilisation à une autre et ce, non pas pour juger, mais surtout pour partager, animé comme il était par un désir fou de comprendre et non pas simplement d'apprendre. D'un coup, tout devient sensé, palpable. Joël propose un nouveau langage pour dévoiler l'univers des

insulaires. Une obsession toute occidentale, avec la méthode et la théorie, s'efface au profit de la connivence et de la communion. Des expressions chantantes surgissent de la bouche des gens et de la nature : jardins magiques, territoires enchantés, plénitude culturelle, île mystérieuse, île philosophique, sagesse des îles, désir de la coutume, écho devenu fragile d'un monde millénaire, regard amical sur la nature, sentiment, rêve, bonheur... Proverbes et métaphores entrent dans le texte : « *Cela ne m'arrivera pas d'oublier le village* », « *Ne rejette pas du pied la pirogue avec laquelle tu as traversé* » (Blanc-Pamard, Bonnemaïson et Rakoto Ramiarantsoa, 1997)... Et ce lieu malgache, qu'il a tant étudié et où « *le mode de production... n'avait plus de secret pour [lui]* » ... même si en partant, il avait « *pourtant l'impression de n'avoir effleuré que la superficie des choses* » (Bonnemaïson, 1981 : 259), voilà qu'il se transforme, au retour de son long séjour océanien, en un lieu « *où il fait toujours bon vivre* » (Blanc-Pamard et al., op. cit.).

Lui-même issu d'un monde et d'une culture intellectuelle occidentaux qui ont tendance à tourner le dos au passé ou à le traiter avec une certaine impatience, il se trouve soudainement confronté avec des peuples qui n'existent qu'à travers « *la sagesse ancestrale* ».

« *J'ai eu le sentiment de me référer tout à la fois au passé et aux enjeux du présent* » (Bonnemaïson, 1996 : 15)... L'univers de Joël bascule. Il ne peut plus procéder de la même manière. Il ne peut plus séparer la civilisation dont il est issu de celles qui l'accueillent. Il est condamné à penser à ce que les îles et les « petits peuples » qu'elles abritent peuvent offrir pour l'avenir du monde.

Et pour ce faire, il est dorénavant condamné à plonger vers ses propres racines. Elles sont d'abord intellectuelles. Ainsi, Tsarahonenana devient son « travail-mère », son « terrain-mère », là où il a subi son initiation à la vie adulte, où il a vécu des expériences dont il n'a saisi la véri-

table portée que beaucoup plus tard. C'est pour quoi, sans doute, sa vie est devenue pour lui itinéraire, où l'on ne perd jamais de vue ni le passé ni le véritable point de départ. Et ce point de départ intellectuel se trouve dans un article qui prendra des allures d'« article-mère », puisqu'il s'agit d'un « texte lumineux », rempli « d'intuitions scientifiques » (Bonnemaïson, 1993 : 94), fruit de la plume de Gilles Sautter et Paul Péliissier, et intitulé *Pour un atlas des terroirs africains : structure-type d'une étude de terroir* (1964).

Sa carrière au sein de l'Orstom avait fait de Joël un homme de voyage, mais il avait ses propres racines géographiques, dans le Gers en Gascogne. Son expérience vanuataise le renvoie à son terroir à lui, à sa propre culture et à ses valeurs propres : la terre ancestrale, la famille étendue, les racines paysannes, la foi en Dieu, bref à des valeurs d'honnête homme. Les gens de Tanna faisaient sans doute surgir en lui le souvenir d'un petit peuple laborieux, le sien (ou, du moins, le souvenir encore vivant du sien), et de ce lieu, sa maison nommée Waterloo, « *qui t'est toujours ouverte en cas de besoin, c'est un peu isolé mais le lieu – un peu sacré – se prête bien à la méditation* » (Bonnemaïson, 1986). C'était son lieu de mémoire, sa référence, son identité primordiale. Ce qui ne l'empêchait nullement de s'éloigner de son « *stampa* » par métier, par goût du voyage, par soif d'apprendre et par conviction qu'on n'est jamais seul dans ce monde.

Or, dans ces îles lointaines il a appris qu'il n'y avait pas de contradiction entre enracinement et voyages, à la condition qu'on ne lâche pas ses racines, qu'on ne perde pas sa propre grille de lecture du monde, qu'on ne devienne pas un *homme-flottant* dépourvu de toute « magie ». Au contraire, il s'agissait d'actes complémentaires, de deux facettes d'une seule et même existence, l'une nécessaire à la survie et au développement de l'individu et l'autre essentielle à l'épanouissement du groupe. Toute

son œuvre, à partir de la fin des années soixante-dix, s'inscrit dans cette double trajectoire qui avait, comme puissantes métaphores, l'arbre et la pirogue :

*« De ces terres brisées, hors du temps, et à l'espace rare, ils firent un destin. Leur territoire devint alors la seule vraie valeur. La vérité des îles mélanésiennes plonge dans la terre et vers les entrailles souterraines du monde. L'arbre est la métaphore de l'homme ; il ne s'élançait vers l'infini du ciel que parce qu'il chemine dans la terre. Et l'homme qui se tient droit dans son lieu s'enracine avec lui dans l'univers de la profondeur. La terre est un ventre dont les hommes sont les fils. L'espace est une mer, une valeur "flottante", sans profondeur, sans durée, dérisoire au fond. Seule compte pour l'homme la qualité de ses racines ; autant de fondations dans l'espace, autant de points fixes dans la mouvance des flots.*

*« Mais si l'homme est un lieu, individuel et autonome, la société est un trajet, un réseau qui se découvre et se structure par ses routes. »* (Bonnemaïson, 1986 : 380)

C'est grâce au voyage que les relations fortes et les alliances se tissent, mais à la seule condition que l'homme soit bien inscrit dans le lieu, et qu'il porte en lui la mémoire du lieu, qu'il soit un *homme-lieu*. Les gens de Tanna savaient trop bien et avaient bien fait comprendre à Joël que, sans ancrage, les *hommes-flottants* qui se multiplient avec la modernité n'ont « *ni racines, ni terres véritables, ce sont des "modernes", installés dans l'errance physique et spirituelle des peuples de l'au-delà des mers* » (Bonnemaïson, 1997 : 13). Il était, alors, peu surprenant que Joël, à partir de son terroir du Gers, cherchât à tisser son propre grand réseau affectif fait de cultures fortes, de peuples qui résistent et qui s'affirment. Tanna, le Québec et l'Australie profonde étaient devenus ses repères, son « monde », non pas au sens exclusif, mais tout simplement parce ces lieux étaient inscrits sur sa propre trajectoire géographique. De ses « îles » minoritaires, il a su construire un ensemble d'idées

et d'espoirs cohérents, un « tout » qui embrasse autant le monde moderne que celui de la tradition.

Certes, il y a un risque de nostalgie dans le regard de Joël, de cet homme qui raconte aux assoiffés d'un Occident devenu désabusé et cynique une sorte de paradis perdu. Lu au premier niveau, c'est ce que le titre de *La dernière île* évoque. Mais il en connaissait bien le danger. Si Joël était fasciné par la coutume, c'est parce qu'il était animé par « un doute profond », je dirais même une conviction. Il ne croyait pas au développement, à l'accumulation des biens matériels (Bonnemaïson, 1993). Il faisait partie de cette petite famille de grands voyageurs qui partagent « *the discontent of the civilised with civilisation* » (Bruce Chatwin). À Tanna, et de retour à Tsarahonenana, il a trouvé des gens qui lui expliquaient le pourquoi du doute qu'il traînait dans son cœur. Au Vanuatu, il a eu le privilège de vivre consciemment et pleinement au sein d'une « communauté fraternelle qui lie les hommes d'un même territoire ». C'est dans son île qu'il a vécu la rencontre entre deux vérités, l'une avec et l'autre sans véritables lieux d'ancrage. Plus important, c'est à travers cette confrontation, qu'il voyait comme « *un conflit d'idées à portée universelle* » (Bonnemaïson, 1997 : 521), qu'il est venu à cette conclusion incontournable : **survivre culturellement est bien plus important que survivre matériellement**. Sinon, notre existence même n'a pas de sens. Finalement, pour réaliser ce rêve, devenu subitement universel, il a eu le sentiment qu'il fallait se « *référer tout à la fois au passé et aux enjeux du présent* », aussi bien pour assurer que chaque peuple puisse vivre décemment et honorer ses ancêtres que pour « *refaire l'unité du monde* » (Bonnemaïson, 1997 : 514).

Non, ce n'était pas de la nostalgie pour Joël mais plutôt de ce qu'il appelle « *cet immense effort de mémoire collective* » qui est porteur d'espoir d'un monde nouveau où « l'Occident n'est

plus (...) le donneur de leçons » (Bonnemaïson, 1993 : 55) et « *les hommes-lieux ne sont pas nécessairement des perdants désignés dans leur rivalité avec les hommes-flottants* » (Bonnemaïson, 1997 : 524).

À Tanna, il a trouvé des métaphores pour expliquer le monde moderne et pour ouvrir les chemins de l'avenir. Si les *hommes-lieux*, qui évoluent en marge, vivent dans une plénitude culturelle, les *hommes-flottants*, qui occupent le centre, ne vivent que dans l'espoir d'une plénitude matérielle. Lesquels sont les plus riches, les plus amicaux, les plus chaleureux, les plus censés et les plus porteurs d'espoir ? Pour Joël, arrivé à la fin de son parcours mélanésien, il n'y a plus de doute, son cœur d'homme et son âme de chercheur se sont tournés du côté des coutumiers pour affirmer, avec eux, que les routes de la modernité « *... mènent à des impasses ou à des gouffres* » (Bonnemaïson, 1997 : 516).

Ironie du sort, les intellectuels postmodernes se sont retrouvés devant la même impasse, sauf qu'ils proposent de construire leur voie vers l'avenir à partir des hommes-flottants, des individus qui dérivent à la surface des grandes métropoles et ce, sans référence aucune au passé. Leur appel est celui de Nietzsche... et du sociologue noir britannique, Paul Gilroy, qui affirme sans ambages que le lieu (combien éphémère) de passage est le seul qui compte : « *It ain't where you're from, it's where you're at !* » (1) Plus important encore, ils se fient surtout à la théorie pour élaborer leur pensée, en faisant largement abstraction de la somme de l'expérience collective humaine.

Joël, par ses gestes et ses écrits, s'inscrit formellement en faux contre un tel discours. Il préfère plutôt écouter les conseils des coutumiers pour répondre aux défis de l'avenir. Et, ce faisant, il se penche vers l'oreille tendue

1. « *Ce n'est pas le lieu d'origine mais là où vous vous trouvez [qui compte]* ».

d'une nouvelle génération de jeunes adultes qui, eux aussi, doutent et qui questionnent les valeurs d'un monde réduit à sa seule économie et à un seul espace. Qu'ils soient à la Sorbonne ou à l'Université française du Pacifique, qu'ils soient Français ou Mélanésiens, les étudiants écoutent avec passion et humilité une parole que Joël est allé chercher dans la coutume de cette dernière île, laquelle coutume « *risque peut-être un jour d'apparaître paradoxalement comme la pré-figuration d'un modèle soudainement "neuf", en d'autres termes post-moderne* » (Bonnemaison, 1997 : 522).

« *Dans ma case, je regarde crépiter le feu et j'entends mon grand-père. Il pleure ces vallons fertiles, il pleure la coutume qu'il voit peu à peu disparaître au profit d'un monde moderne. Il a vu l'étranger arriver pour enlever, bouleverser, disperser, exterminer. Il a vu l'étranger tuer les chefs et les hommes. Les pères et les grands-pères avaient pris les premiers Blancs pour leurs propres ancêtres. Mais ce fut un triste malentendu. Je me sens impuissante et j'essaie de comprendre ce qui arrive à mon peuple mais je n'y arrive pas encore. Et j'entends encore murmurer mon grand-père qui me rappelle que ce que nous ferons aujourd'hui décidera ce que nous serons demain* ». (Réflexion de Chrystelle Salvatore, 19 ans, étudiante kanak en première année du DEUG (Histoire/Géographie) à l'Université française du Pacifique (Nouméa) en 1995, formulée suite à sa lecture de *La dernière île* de Joël Bonnemaison.)

Et moi ? « *"Man-ples"* du Québec et d'ailleurs », « *homme du culturel et compère de la pirogue océanienne* » (2), ami et collègue géographe, j'écoute cette parole qui est venue de loin et que toi, Joël, as si bien saisie au vol.

## BIBLIOGRAPHIE

- Blanc-Pamard (C.), Bonnemaison (J.), Rakoto Ramiarantsoa (H.), 1997. « Tsarahonenana 25 ans après : un terroir "où il fait toujours bon vivre". Les ressorts d'un système agraire, Vakinankaratra (Madagascar) ». In Blanc-Pamard (C.), Boutrais (J.), *Thème et variations. Nouvelles recherches rurales au Sud*. Orstom, Paris : 25-61.
- Bonnemaison (J.), 1997. *Les fondements géographiques d'une identité. L'archipel du Vanuatu. Essai de géographie culturelle – Livre II. Les gens des lieux : Histoire et géosymboles d'une société enracinée : Tanna*. Orstom, Paris.
- Bonnemaison (J.), 1996. *Les fondements géographiques d'une identité. L'archipel du Vanuatu. Essai de géographie culturelle – Livre I. Gens de pirogue et gens de la terre*. Orstom, Paris.
- Bonnemaison (J.), 1993. « Gens de pirogue ». *Chroniques du Sud*, 11 : 93-94.
- Bonnemaison (J.), 1993. « Porter sur la nature un regard amical ». In *Une terre en renaissance : les semences du développement durable*, Savoirs 2. *Le Monde diplomatique*, Paris : 55-56.
- Bonnemaison (J.), 1986. *La dernière île*. Arléa/Orstom, Paris.
- Bonnemaison (J.), 1986. Lettre à Éric Waddell, non datée.
- Bonnemaison (J.), 1981. « Voyage autour du territoire ». *L'Espace géographique*, 4 : 249-262.
- Rakoto Ramiarantsoa (H.), 1993. « La balade des gens heureux ». *Chroniques du Sud*, 11 : 85-92.
- Sautter (G.), 1979. « Le paysage comme connivence ». *Hérodote*, 16 : 40-67.
- Sautter (G.), Péliissier (P.), 1964. « Pour un atlas des terroirs africains : structure-type d'une étude de terroir ». *L'Homme*, IV (1) : 56-72.
- Waddell (É.), 1997. « The 1997 Robert McC. Netting Award : Harold Chilingworth Brookfield ». *Cultural Ecology Newsletter*, Association of American Geographers, 31 : 1-3.

2. Dédicaces dans des livres que Joël m'a adressés.